Annarosa Poli, Notre-Dame de Paris di Victor Hugo: la censura e la critica dei cattolici

Claude Gély

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/520>

DOI : 10.4000/studifrancesi.520

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 168-169

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Claude Gély, « Annarosa Poli, *Notre-Dame de Paris* di Victor Hugo: la censura e la critica dei cattolici », *Studi Francesi* [En ligne], 175 (LIX | I) | 2015, mis en ligne le 01 avril 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/520> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.520>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Annarosa Poli, *Notre-Dame de Paris* di Victor Hugo: la censura e la critica dei cattolici

Claude Gély

RÉFÉRENCE

ANNAROSA POLI, *Notre-Dame de Paris* di Victor Hugo: la censura e la critica dei cattolici, «Studi Comparatistici», n. 9, gennaio-giugno 2012, SICL, Edizioni del CIRVI, pp. 113-143.

- 1 Annarosa Poli, bien connue pour ses travaux sur l'œuvre de George Sand, est aussi la fondatrice du CRIER, et sa curiosité s'étend à tout ce qui concerne les études romantiques. C'est aujourd'hui sur la «réception» de *Notre-Dame de Paris* par la critique catholique qu'elle attire notre attention.
- 2 La première édition de *Notre-Dame de Paris* fut publiée chez Gosselin le 16 mars 1831, en pleine agitation politique, le jour même du sac de l'Archevêché. La femme de l'éditeur, qui avait été la première à lire le manuscrit, l'avait trouvé «d'un ennui mortel» et avait prédit une mauvaise affaire de librairie. Pronostic imprudent: dès le 17 décembre le «Journal de la librairie» annonçait la septième édition. Le 5 avril, Montalembert, le livre à la main, allait visiter la cathédrale et dans ses articles de «L'Avenir» du 11 et du 28 avril il disait l'éclatante beauté de cette œuvre au «style de feu». Dès le mois de mars un article anonyme de la «Revue de Paris» attirait l'attention sur la «grande figure du roman, sa véritable héroïne peut-être, la cathédrale elle-même». Lamartine, à son tour, écrivait à Victor Hugo: «Je viens de lire *Notre-Dame de Paris*: le livre me tombe des mains...C'est le Shakespeare du roman, c'est l'épopée du Moyen Âge, c'est je ne sais quoi, mais grand, fort, profond, immense... Seulement c'est immoral par le manque de Providence; il y a de tout dans votre temple, excepté un peu de religion». Sainte-Beuve, dans le prospectus qu'il rédigea pour l'édition Renduel de 1832, regretta lui aussi qu'il

manque un jour céleste à cette cathédrale sainte». La porte venait ainsi de s'ouvrir aux réserves, puis aux attaques et à la censure de la critique catholique.

- 3 C'est qu'en effet le «jeune jacobite» de 1819 a définitivement laissé la place au «révolutionnaire» de 1830, un révolutionnaire qui, à cette nouvelle édition de 1832, vient d'ajouter de nouvelles pages, et notamment, le Livre V, avec le fameux chapitre «Ceci tuera Cela» qui annonçait l'élimination de la foi par la science et de la cathédrale de pierre par le livre de papier. L'Église, à cela, ne pouvait guère répondre autrement que par la censure, ce qu'elle fit, par le décret «*Doctrina Fidei*» du 28 juillet 1834 qui déclara le livre de Victor Hugo «irrégulier» et «immoral» et le mit à l'Index. Une mise à l'Index dont Annarosa Poli retrouve l'écho, un siècle plus tard, dans un article de Mgr Saltet publié par l'Institut Catholique de Toulouse en 1938 («Bulletin de Littérature ecclésiastique»), ou encore dans un autre article, signé par Jean Morini Conby et publié dans «L'Éclair» de Montpellier le 15 septembre 1935, où Hugo est accusé d'avoir écrit un roman «caricatural et odieux pour toutes les classes sociales» et «justement mis à l'Index». On peut, avec le recul du temps, prendre quelque distance à l'égard de ces invectives et de ces protestations scandalisées. Il est plutôt amusant de parcourir l'impressionnante liste de jurons relevés par le censeur du Vatican tout au long du roman («Mort-Dieu», «Gueule-Dieu», «Nombril du Pape», etc...), notamment dans les épisodes de la Fête de Fous ou de la Cour des miracles; et c'est plutôt l'art de Victor Hugo dans la verve gauloise ou le raccourci dans la caricature qui peut aujourd'hui fasciner le lecteur, avec, par exemple, le portrait du prélat Charles de Bourbon («il menait joyeuse vie de cardinal, ne haïssait point Richarde la Garmoise et Thomasse la Saillarde, faisait l'aumône aux jolies filles plutôt qu'aux vieilles femmes...»), ou celui de Robert de Lespinasse, abbé de Saint-Germain des Prés, «ce frère libertin d'une maîtresse de Louis XI»... Plus sérieuse était la critique de fond, celle qui touchait, plus qu'à l'anticléricalisme, à la philosophie même de l'ouvrage, et à ce que Mgr Saltet dénonce comme un «abandon des convictions chrétiennes» auxquelles l'auteur substitue «la thèse immorale du livre» sur la fatalité des passions symbolisée et illustrée par la fatidique toile d'araignée qui fermait la lucarne de la cellule de Claude Frollo qui, aux yeux de Mgr Saltet, justifie sans réserves la condamnation de l'Église: «Le plus grand degré de perversion morale devait être atteint par l'archidiacre Frollo mettant au service de sa passion pour l'Égyptienne tous les crimes envers Dieu et envers les hommes»... Les articles de Montalembert dans «L'Avenir», beaucoup plus nuancés, et manifestement séduits par le talent du romancier, faisaient eux aussi écho, en une tonalité plus modérée, à ce constat d'un Hugo tenté par un «matérialisme» qu'ils jugeaient pour le moins réducteur: «Nous ne le croyons pas assez catholique pour comprendre le dernier mot de cette céleste architecture que le catholicisme semble avoir enfanté et qui est son ouvrage conclusif; nous croyons qu'il ne s'est pas assez identifié à l'époque où, pour nous servir de sa propre expression, tout édifice était une pensée et ce matérialisme, qui est à notre avis le défaut prédominant de l'ouvrage, se fait sentir même dans la partie où l'auteur semble abdiquer le plus». Pareilles ambiguïtés de la critique pouvaient-elles vraiment influencer les lecteurs catholiques? Les tenter ou au contraire les dissuader? Ou bien les tenter et le dissuader à la fois? Eugénie de Guérin, fervente catholique mais en même temps lectrice de «L'Avenir» (que lui fait parvenir son frère Maurice, lui-même influencé par la fréquentation de Lamennais) offre, de ces incertitudes, un exemple singulier. Le 9 mai 1831 elle écrit à son amie Louise de Bayne: «Je ne connais *Notre-Dame de Paris* que d'après ce que j'en ai lu dans «L'Avenir». J'ai été bien étonnée de voir qu'on n'oserait pas en conseiller la

lecture à qui que ce soit. Quel dommage!...». Neuf ans plus tard, le 4 août 1840, elle est toujours dans les mêmes scrupules et les mêmes tentations: «Je n'ai pas lu encore *Notre-Dame*, avec l'envie de la lire...». Quelques jours plus tard, après avoir lu «quelques pages» (elle ne précise pas lesquelles) de Hugo, elle ne cache pas son enthousiasme: «Il a la phrase puissamment forte et belle. Ne serait-ce pas le Napoléon littéraire de l'époque?». La suite de la correspondance ne permet pas de savoir si finalement elle s'est décidée à lire intégralement *Notre-Dame de Paris*...